

promit d'autre part de ne plus envoyer de baisers quand il passerait quelqu'un dans la rue.

Une autre fois, un éclat de rire fit lever la tête à Marcel. Au deuxième étage de la maison dont il habitait le rez-de-chaussée, deux jeunes filles s'esclaffaient par suite d'une conversation divertissante, peut-être ; non, ce devait être de la petite comédie conjugale dont elles ne s'occupaient sans doute pas, mais que le mari, parce qu'elle ne le charmait plus, commençait à trouver ridicule.

Emma promit qu'elle n'enverrait plus de baisers sans avoir levé le nez vers les fenêtres du deuxième étage.

Elle y tenait, à ses baisers. C'était un bon souvenir pour sa journée d'isolement et elle avait la croyance qu'ils seraient pour son mari une protection mystérieuse, une sorte de providence, un souffle d'ange gardien par l'amour.

Certes Marcel Dupuy aimait sa femme. De songer qu'il pouvait la perdre, il en prenait le frisson ; mais deux ans de la même vie, des mêmes baisers envoyés à travers l'espace, c'était long. Malheureusement, le ménage n'avait pas d'enfant, malgré le désir qui le possédait. C'eût été pour la femme une tendresse moins enfantine du côté du mari ; c'eût été pour celui-ci des baisers moins aériens et plus nouveaux au départ et à l'arrivée de chaque jour.

## II

Ce matin-là était un de ces matins de printemps ensoleillés, véritables invites de la nature au cœur et à l'esprit.

Marcel descendait, comme nous l'avons dit, la rue Taitbout et aspirait à pleins poumons, en suivant le trottoir. L'air si frais et si pur à cette époque, qu'on en subit l'influence jusque dans les villes.

Emma, comme chaque jour, lui avait fait promettre de se retourner ; comme chaque jour il tint sa promesse.

Une envolée de souffles amoureux, en passant par de jolis doigts effilés aux ongles roses, se répandit dans la rue silencieuse et souvent déserte à cette extrémité sur la hauteur. Rien ne gênait leur passage et, pourtant, ils n'arrivèrent pas à destination. C'était ainsi depuis longtemps déjà. L'habitude en avait fait la saveur insipide ; le mari les laissait se répandre dans l'air qu'ils aromatisaient, sans chercher à les retenir.

Ce jour-là, il ne put s'empêcher de songer que si sa femme avait un enfant, elle cesserait de l'être elle-même et qu'il n'aurait plus la corvée de se retourner en pleine rue comme un collégien, pour lui faire plaisir.

Et cette pensée que son désir si naturel ne se réaliserait peut-être jamais le mettait de méchante humeur.

Il en fut distrait par un de ces riens que jette le hasard comme une moquerie aux innocents d'esprit et de corps : un cheveu se prélassait sur la manche de son paletot sans plus de gêne que sur le bras d'un coiffeur.

Le premier mouvement de Marcel fut de secouer sa manche ; le cheveu s'entêta ; il fallut y mettre la main, une simple secousse ne pouvant être maîtresse d'un pareil envahisseur.

Le cheveu tournait autour du bras, en zig-zags sans fin, et venait se perdre dans l'ouverture d'un parement rapporté, où il semblait avoir pris racine.

—D'où peut venir cela ? grogna Marcel.

Il ne pouvait guère avoir échappé à l'examen d'Emma, qui passait l'inspection des vêtements de son mari, tout comme celle du chocolat.

Le malheureux tira, tira jusqu'à ce que la racine du tube féminin lui apparut.

Il s'était arrêté pour cette opération délicate, et, tenant l'objet entre l'index et le pouce, se préparait à le jeter le plus loin de lui possible lorsque, dans le rayon de soleil qu'il coupait, de façon presque imperceptible, il se trouva transformé en fil d'or.

Oh ! le joli cheveu !

Marcel le regarda un instant, se trouvant barbare d'avoir pu songer à le jeter aux hasards du ruisseau.

—La femme à qui il appartient doit être belle, pensa-t-il. On n'a point pareille chevelure sans que le teint

soit amalgamé de lis et de roses, sans que les yeux promettent le ciel dont ils doivent avoir la couleur".

Marcel regarda son cheveu dans tous les sens, le trouva de plus en plus joli dans les reflets divers que lui imposait le mouvement ; puis, l'enroulant autour d'un de ses doigts, il en fit une petite boucle.

—Si je cherchais la femme qui possède pareille chevelure ? elle ne m'enverrait peut-être pas de baisers, mais il serait enivrant d'en perdre, dans une toison composée, ainsi que celle-ci doit l'être, de rayons d'or.

Il se dit qu'il venait d'entrer dans la rue Saint-Lazare quand il avait aperçu cette merveille, et que par conséquent ses recherches devraient se borner à la rue Taitbout et au trottoir de gauche qu'il suivait.

Le cheveu d'or avait dû tomber d'une fenêtre et s'accrocher à lui comme un fil conducteur, messenger d'amour.

Il lui fit l'honneur du portefeuille, un carnet de maroquin rouge à coins d'argent, dernier cadeau de fête de la gentille Emma.

La petite boucle s'en alla dans une pochette en moire blanche, encore immaculée, réservée sans doute aux choses précieuses.

Marcel rit lui-même de son action presque enfantine, mais le portefeuille reprit sa place et le cheveu resta prisonnier.

La mauvaise humeur du mari s'était envolée ; il fut gai tout le jour. La chevelure d'or rayonnait sur son bureau, et il voyait sous sa plume se dessiner une ravissante tête et un corps délicieux.

En revenant, le soir, il interrogea toutes les maisons de la rue jusqu'à la sienne ; elles restèrent muettes, il garda l'espoir de découvrir la propriétaire de sa trouvaille.

Quelques jours se passèrent ; le désir se fit idée fixe. Marcel alla voir tous les appartements à louer du quartier, pour faire bavarder les concierges ; il donna le signalement d'une femme à tête dorée ; personne ne la connaissait. Il était bien sûr qu'elle existait cependant ; il en avait la preuve palpable, vivante, là, sur son cœur, dans une poche. Elle devait habiter tout près.

A moins que... pourtant... d'une passante de hasard il se fut détaché pour aller à lui, ce lien dont il ne pouvait plus se débarrasser.

Il en devint maussade, ma foi ! et acariâtre au point d'inquiéter sa femme qui, de son côté, cherchait un autre cheveu : celui qui avait pu pénétrer dans le cerveau de son mari. Après huit jours, la pauvre Emma se désespéra.

—Il ne m'aime plus ! sanglotait-elle dès qu'elle était seule.

Elle en oublia l'envoi de ses baisers, et le sourire d'enfant heureuse disparut de sa lèvre.

—Qu'a donc ma femme ? se demanda le mari.

Les baisers qu'il trouvait fatigants et ridicules lui manquaient ; les sourires trop fréquents lui paraurent préférables à la moue qui était pourtant une nouveauté.

Il finit par s'inquiéter. Est-ce que sa femme en aimerait une autre que lui ? Cette pensée rejeta dans l'ombre l'inconnue aux cheveux d'or. Si Marcel y songea encore, ce fut dans l'espoir de tirer de son joli cheveu une vengeance. La peine du talion lui apparut superbe dans sa devise barbare : *Œil pour œil, dent pour dent*. Ah ! s'il trouvait jamais la propriétaire du cheveu, comme il rendrait trahison pour trahison.

Et vraiment le joli ménage s'en allait à la dérive ; la joie du foyer avait fait place aux tristesses, aux déceptions, ce qu'il y a de pire dans l'amour.

Et tout cela pour un cheveu tombé d'un étage quelconque, d'une maison banale, c'était sûr ; pas du ciel certainement.

## III

Un soir, Marcel rentra de plus mauvaise humeur que de coutume. Un fumet de gala vint soudain à lui, en traversant l'antichambre de son rez-de-chaussée. Cela ne lui fit nul déplaisir. C'était une bonne odeur mêlée de rôti succulent, de caramel parfumé, de pâtisserie dont le four ouvert laissait échapper le secret.

—Ma femme reçoit donc ? se demandait-il. Cela ne pouvait être plus ennuyeux que le tête-à-tête des jours précédents.

Sa femme l'attendait, seule, dans un négligé charmant ; robe de mousseline brodée sur fond soie mauve, parure de perles—un souvenir—au cou et aux bras, et, mieux que tout cela, le sourire d'autrefois aux lèvres, le doux rayon de tendresse dans le regard.

Allongée sur une chaise longue, elle tendait vers lui ses jolis bras prêts à l'enlacement.

Que se passait-il donc ?

—Deux bonheurs aujourd'hui ! s'écria-t-elle.

Elle rougit un peu ; son mari la regardait. Alors, elle se pencha sur son épaule, et doucement murmura :

—Nous aurons un enfant.

Marcel la prit dans ses bras, la serrant dans une étreinte heureuse.

—Et l'autre bonheur ? demanda-t-il.

—L'autre bonheur ? eh bien, c'est que je suis sûre d'être aimée à présent. J'en ai eu la preuve pendant ton absence.

Le mari ne comprenait pas.

—Tu as oublié ton portefeuille.

—Cela se peut.

—J'ai fait la curieuse.

—Eh bien ?

—Eh bien, dans la jolie pochette blanche, tu gardes cela précieusement.

Elle déroulait le cheveu, cause première de tout le mal.

—Et, reprit-elle gaiement, il n'y a qu'un amoureux capable de ces folies-là !

Marcel était ahuri. Il n'avait donc jamais regardé les cheveux de sa femme ?... Oui, mais il y avait longtemps de cela, et depuis ce jour-là il ne les avait pas revus au soleil.

CAMILLE BIAS.



## MOINES A MATINES

Entendez-vous ces voix de moines qui murmurent,  
Voix graves d'oraison, moines au cœur pieux ?  
Entendez-vous, le soir, ces chants mystérieux  
Qui nous émeuvent l'âme et qui nous transfigurent ?

On dirait que du ciel des anges descendus  
Redisent ici-bas leurs concerts séraphiques ;  
Et notre âme s'envole aux époques antiques,  
Et nous pensons longtemps aux paradis perdus.

Rendez, ô Christ, rendez la robe d'innocence  
Que vous donniez si belle à nos pères anciens !  
Nous voulons vous aimer avec des cœurs chrétiens.  
Vivre de votre grâce et de votre espérance !

Ces moines, vos élus, nous font rêver de vous,  
Et nous dirons tout bas les psaumes qu'il vous chante.  
Le monde nous fait peur, ses plaisirs épouvantent :  
La sagesse suprême est d'être à vos genoux.

ANTONIO PELLETTIER.

## L'EVENTAIL

C'est moi qui soumets le zéphire  
A mes battements gracieux ;  
O femme, tantôt je l'attire  
Plus vif et plus frais sur vos yeux ;

Tantôt je le prends au passage  
Et j'en fais le tendre captif ;  
Qui vous caresse le visage  
D'un souffle lent, tiède et plaintif.

C'est moi qui porte à votre oreille  
Dans un frisson de vos cheveux  
Le soupir qui la rend vermeille,  
Le soupir brûlant des aveux ;

C'est moi qui pour vous le provoque  
Et vous aide à dissimuler  
Ou votre rire qui s'en moque  
Ou vos larmes qu'il fait couler.

SULLY PRUDHOMME.